

Roberto Morozzo della Rocca

Mgr Oscar Romero



DESCLÉE DE BROUWER

Mgr Oscar Romero

Collection « Pages d'Histoire »
sous la direction de Jean-Dominique Durand

Dirigée par Jean-Dominique Durand, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Lyon, la collection « Pages d'Histoire » chez Desclée de Brouwer accueille essais, biographies ou publication de documents en écho aux travaux universitaires les plus récents. Elle se propose d'éclairer la place propre des faits religieux au cours de l'histoire, notamment pour tout ce qui touche au christianisme.

Jean-Dominique Durand (dir.), *Les Semaines Sociales de France 1904-2004*, 2006.

Bernard Laurent, *L'enseignement social de l'Église et l'économie de marché*, 2007.

Jean-Dominique Durand (dir.), *Cultures religieuses, Églises et Europe*, 2008.

Prince Ivan S. Gagarine, *Journal 1833-1842*, 2010.

Philippe Béguerie, *Vers Écône. Mgr Lefebvre et les Pères du Saint-Esprit*, 2010.

Régis Ladous, avec Pierre Blanchard, *Le Vatican et le Japon dans la guerre de la Grande Asie orientale. La mission Marella*, 2010.

Florian Michel, *La pensée catholique en Amérique du Nord. Réseaux intellectuels et les échanges culturels entre l'Europe, le Canada et les États-Unis (années 1920-1960)*, 2010.

Cesare G. Zucconi, *Christ ou Hitler ? Vie du bienheureux Franz Jägerstätter*, 2010.

Louis-Pierre Sardella, *Demain, une revue catholique d'avant-garde 1905-1907*, 2011.

Claude Langlois, *Catholicisme, religieuses et société. Le temps des bonnes sœurs*, 2011.

Étienne Fouilloux, *Eugène cardinal Tisserant 1884-1972. Une biographie*, 2011.

Olivier Georges, *Pierre-Marie Gerlier, le cardinal militant 1880-1965*, 2014.

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-22006-747-6

ISBN pdf : 978-2-22007-855-7

Roberto Morozzo della Rocca

Mgr Oscar Romero

Préface de Jean-Dominique Durand

traduit de l'italien par Chrystèle Francillon

DESCLÉE DE BROUWER

Abréviations

- 2MR : Movimiento Militar Revolucionario
ACTA CEDES : Comptes rendus des réunions de la Conférence épiscopale du Salvador
ADSGOMA : Archives diocésaines de Santiago de María
ADSS : Archives historiques de l'archidiocèse de San Salvador
AGEUS : Asociación General de Estudiantes Universitarios Salvadoreños
ANDES : Asociación Nacional de Educadores Salvadoreños
ANEP : Asociación Nacional de la Empresa Privada
ANSESAL : Agencia Nacional de Seguridad de El Salvador
ARENA : Alianza Republicana Nacionalista
BPR : Bloque Popular Revolucionario
CEDES : Conferencia Episcopal de El Salvador
CELAM : Consejo Episcopal Latinoamericano
CIDH : Comisión Interamericana de Derechos Humanos
CLAR : Conferencia Latinoamericana de Religiosos
CONIP : Coordinadora Nacional de la Iglesia Popular
CRM : Coordinadora Revolucionaria de Masas
DDW : Declassified Documents, Département d'État, Washington
Diario : Oscar Arnulfo Romero, *Su Diario. Desde el 31 de Marzo de 1978 hasta Jueves 20 de Marzo de 1980*, San Salvador, 1990
Ejercicios : Oscar A. Romero, *Ejercicios espirituales*, quaderni in Archivio storico dell'Arcidiocesi di San Salvador
ERP : Ejército Revolucionario del Pueblo
FAL : Fuerzas Armadas de Liberación
FAPU : Frente de Acción Popular Unificada
FARN : Fuerzas Armadas de la Resistencia Nacional

FARO : Frente Agrario de la Región Oriental
FECCAS : Federación Cristiana de Campesinos Salvadoreños
FMLN : Frente Farabundo Martí para la Liberación Nacional
FPL : Fuerzas Populares de Liberación
FSLN : Frente Sandinista de Liberación Nacional
LP-28 : Ligas Populares 28 de Febrero
MLP : Movimiento de Liberación Popular
MNR : Movimiento Nacional Revolucionario
ORDEN : Organización Democrática Nacionalista
PDC : Partido Demócrata Cristiano
PRTC : Partido Revolucionario de los Trabajadores
Centroamericanos
SEDAC : Secretariado Episcopal de América Central
SP : Oscar A. Romero, *Su Pensamiento*, San Salvador, 1980-1989,
vol. I-VIII
TaA : Témoignage recueilli par l'auteur
TaUrrutia : Témoignage recueilli par Rafael Urrutia
UCA : Universidad Centroamericana José Simeón Cañas
UDN : Unión Democrática Nacionalista
UGB : Unión Guerrillera Blanca
UTC : Unión de Trabajadores del Campo

Préface

Monseigneur Oscar Arnulfo Romero bâtitseur de paix, martyr de la charité 1917-1980

Lundi 24 mars 1980. À 18 heures, Mgr Oscar Romero, archevêque de San Salvador, commença à célébrer la messe dans la chapelle attenante à un petit hôpital de la capitale salvadorienne, tenu par des religieuses, l'*hospitalito* de la Divine Providence. À 18 h 25, un homme se présenta à l'entrée de la petite église dont les portes restaient ouvertes en raison de la chaleur, et tira. Une balle explosive en plein cœur. L'archevêque s'affaissa, foudroyé, sur l'autel. Il venait d'achever son homélie. Ses dernières paroles avaient été :

Que ce corps immolé et ce sang sacrifié pour les hommes nous aide à offrir notre corps et notre sang à la souffrance et à la douleur, comme le Christ, non pas pour soi, mais pour apporter les fruits de la justice et de la paix à notre peuple.

Mgr Romero avait 63 ans.

La veille, il avait lancé un appel aux militaires pour qu'ils désobéissent, et qu'ils mettent fin à la répression. Beaucoup pensent que cet appel marqua sa condamnation à mort. Le pays s'enfonçait dans une guerre civile atroce, qui devait durer jusqu'en 1992, et provoquer plus de 80 000 morts, parmi une population de seulement quatre millions d'habitants.

Mgr Romero payait de sa vie, non pas un engagement politique au sens politicien du terme, mais sa défense des droits de l'homme et sa dénonciation de la misère et de l'injustice sociale. Un choix éminemment religieux, parce qu'évangélique. Il s'est heurté à des forces plus puissantes que lui, se trouvant doublement à contre-courant, entre un pouvoir oligarchique qui entendait se servir de la religion comme moyen de contrôle social afin de préserver ses intérêts de caste, et une guérilla marxiste qui cherchait elle aussi à récupérer l'Église à son profit, mais en niant son message spirituel. Il a été broyé, comme bien d'autres, prêtres, religieuses et religieux, et laïcs engagés, entre ces deux blocs antagonistes.

Mgr Romero fut avant tout un pasteur, qui entendait partager le sort de son peuple. Plutôt conservateur sur le plan ecclésial, il n'était pas un grand théologien, ni un intellectuel d'envergure, encore moins un politique. Il était avant tout un simple prêtre. Les nombreux textes qu'il a laissés, notamment son *Diario*, révèlent un grand spirituel et un contemplatif, qui attribuait la première place à la prière. Il entendait être pasteur jusqu'au bout, c'est-à-dire assumer le rôle antique de *defensor Civitatis*, de défenseur de la Cité face aux nouveaux barbares. Il se situait clairement dans la suite du concile Vatican II, de l'enseignement des papes, en particulier des encycliques de Jean XXIII (*Pacem in terris*, 1963) et de Paul VI (*Populorum progressio*, 1967), et de la Conférence de l'Église latino-américaine de Medellín (1968). Scandalisé par l'injustice, il entendait prendre l'Évangile au sérieux, rappelant chacun, quelle que soit sa place dans la société, à ses devoirs de chrétien. Conscient des risques encourus, persuadé qu'il mourrait assassiné, il vivait la peur, mais jamais il ne dévia de sa ligne de dénonciation de l'injustice et de la violence, à la suite du Christ.

Archevêque de San Salvador depuis 1977, sa voix le dimanche, en chaire, dans sa cathédrale, était devenue la *voz de los sin voz*, la voix de ceux qui n'ont pas de voix, qui ne peuvent pas se faire entendre. Ses homélies étaient très longues, avec une partie spirituelle, explication de la Parole de Dieu, suivie des informations qu'il donnait sur l'actualité salvadorienne. Dans un pays où la presse était contrôlée par le pouvoir, sa parole de vérité prit un poids

considérable, relayée grâce aux transistors, écoutée partout. Romero était en soi un contre-pouvoir.

Il ne se considérait pas pour autant comme un évêque révolutionnaire, et il était fort éloigné de la théologie de la libération. Il se préoccupait de mettre en œuvre l'Évangile et la doctrine sociale de l'Église catholique, en s'appuyant sur le magistère pontifical. L'Évangile devait être vécu selon lui, dans la réalité humaine, sociale de son temps, et ne pas être instrumentalisé par les puissants dans un but de contrôle de la société, ni réduit à un ensemble de dévotions et de rites superficiels. Face aux violences, aux assassinats, aux tortures commis par les deux camps, devant la misère, il prenait sur lui la vie de tous. Jusqu'à sa mort, Romero fut accompagné par la grande figure de son ami, le père Rutilio Grande, grand défenseur des paysans pauvres, l'un des premiers prêtres assassinés au Salvador, en mars 1977.

Mgr Romero priait, lisait et méditait la Parole de Dieu. Il ne cessait d'approfondir sa foi, et à partir de là, d'en appeler à la justice et à l'amour. À la violence, il opposait le dialogue, l'amour, l'exigence de justice. Il établissait constamment le lien entre le carême et Pâques. Sa première lettre pastorale en 1977, était intitulée *L'Église de Pâques*. Il y parlait de l'Évangile, de la justice, de la paix et de l'amour du prochain au milieu des contradictions les plus grandes. Le carême était une invitation à célébrer la Rédemption en mêlant la croix et la victoire de la Résurrection. Il fut tué sur l'autel, au moment où il s'apprêtait à célébrer l'eucharistie.

C'est pourquoi la question de sa béatification s'est posée très vite, dès l'annonce de sa mort. La *vox populi* s'est aussitôt prononcée, au Salvador, comme en de nombreux endroits dans le monde, notamment en France¹. En témoignent les nombreux *ex voto* qui se sont multipliés spontanément sur les lieux de sa modeste habitation, à l'entrée de l'*hospitalito* où il mourut. Il est aujourd'hui reconnu officiellement par l'Église catholique, comme bienheureux. Il est mort en martyr de l'Évangile. Tout comme le franciscain

1. Ch. Antoine, *Le sang des justes. Mgr Romero, les jésuites et l'Amérique latine*, Paris, DDB, 1989 ; J.-D. Durand, « Martyr de la charité. Oscar Romero », *La Vie*, 24 mars 2005 ; voir aussi *La Croix*, 3 juin 2003.

Maximilien Kolbe assassiné par les nazis à Auschwitz, ou le prêtre sicilien Pino Puglisi, victime de la mafia, Mgr Romero est allé jusqu'au bout de l'acte de charité, c'est-à-dire de l'amour de son prochain. Il a fait vivre la puissance de l'amour des Béatitudes. Il a été tué par des individus qui étaient très probablement baptisés, qui avaient nourris d'une certaine culture catholique, mais ignorants du message évangélique. La béatification de Mgr Romero tend à rappeler qu'un catholicisme de pure forme, qui ne s'appuie pas avec force sur l'Évangile, qu'un catholicisme non chrétien qui ignorerait le message de Jésus Christ, n'a guère de sens.

Le personnage de Romero ne peut pas être séparé du Salvador. Tout petit pays de l'Amérique centrale, au Sud du Mexique, son économie est essentiellement agricole. Son histoire est très tourmentée, et la démocratie jamais vraiment assurée. Pour le diplomate français Alain Rouquié, « au Salvador, l'âge prépolitique a duré longtemps² ». Il observe un système politique longtemps contrôlé par quelques grandes familles s'appuyant sur l'armée et sur quelques partis dits officiels. L'évolution politique et sociale du pays restait marquée par le souvenir très vivace de la terrible *matanza* de 1932 qui avait fait des milliers de victimes³. À la fin des années 1970, deux raisons essentiellement, le conduisirent à la guerre civile.

La première était l'injustice sociale. Quelques familles riches formaient une oligarchie étroite, qui contrôlait la majeure partie de l'économie et formait les gouvernements grâce à des élections truquées ou des coups d'État à répétition. Une grande partie de la population était constituée de paysans qui travaillaient comme saisonniers dans les plantations de l'oligarchie. Café, coton, canne à sucre : ces trésors du Salvador, pays de soleil et de volcans à la terre très fertile, étaient en fait les trésors des grands propriétaires.

La deuxième cause du conflit provenait de la Guerre froide. Au Salvador, comme chez ses voisins, le Guatemala et le Nicaragua, s'opposaient des gouvernements militaires et oligarchiques d'une

2. A. Rouquié, « El Salvador », in A. Rouquié (dir.), *Les forces politiques en Amérique centrale*, Paris, Karthala, 1991, p. 61-115.

3. A. Rouquié, *Guerres et paix Amérique centrale*, Paris, Seuil, 1992, p. 70.

part, des guérillas et mouvements révolutionnaires influencés par l'Union soviétique et Cuba d'autre part.

Il convient de saluer l'ouvrage que nous livre Roberto Morozzo della Rocca, l'un des meilleurs spécialistes italiens de l'histoire du catholicisme contemporain, comme la première biographie scientifique d'Oscar Romero. Son étude est en effet fondée sur une documentation considérable, d'origine très diverse, des témoignages, des documents imprimés (presse, ouvrages) ou inédits tirés des archives de l'archidiocèse de San Salvador, des Archives américaines, de celles du Vatican⁴. Pourtant, les difficultés ne manquaient pas. Elles venaient de la proximité des événements et du procès de béatification en cours à Rome, ce qui impliquait des difficultés d'accès aux archives, que l'auteur a su surmonter. Une autre difficulté venait de la bibliographie déjà disponible, très abondante, et encombrée d'ouvrages où la passion ou la polémique l'emportent le plus souvent sur l'analyse. Des biographies orientées, des publications de textes sélectionnés pour aller dans tel ou tel sens, des chansons, des films, des sites internet, des images à profusion – il y aurait un travail à faire sur l'iconographie de Mgr Romero : tout ceci cherche à donner une image militante de l'archevêque assassiné, à en faire une sorte d'icône, un drapeau brandi pour des causes qui lui étaient en fait éloignées, à créer un mythe, et un mythe qui est radicalisé avec le temps. Or le mythe gêne le travail de l'historien. « Il oblige, a écrit Andrea Riccardi, à avancer avec une grande patience, non seulement dans la crainte de heurter les sentiments, mais aussi dans la difficulté d'opérer un discernement⁵. » La démarche de l'historien n'est pas simple, dès lors qu'il ne peut, ni ne veut, cacher sa sympathie, voire son admiration pour la personnalité étudiée. Se pose là une question de méthode, dès lors que

4. Le *Diario* de Romero a été édité en français : M. Barth, *Journal d'Oscar Romero*, Paris, Karthala, 1992.

5. A. Riccardi, « Romero tra mito e storia », in R. Morozzo della Rocca (dir.), *Oscar Romero. Un vescovo centroamericano tra guerra fredda e rivoluzione*, Cinisello Balsamo, San Paolo, 2003, p. 267-286.

l'approche historique impose de prendre la distance indispensable⁶. L'historien n'a pas à se prononcer sur le bien-fondé d'une béatification, mais d'en comprendre le sens. La sainteté n'échappe-t-elle pas à l'analyse scientifique ? Ne relève-t-elle pas d'un autre ordre, celui de la foi ? Et d'une autre perspective, celle de l'hagiographie plutôt que de l'histoire⁷ ?

Une autre difficulté provient de la complexité du personnage. Roberto Morozzo della Rocca évoque l'un de ses amis de jeunesse les plus intimes, Rafael Valladares, qui disait de lui : « Cet homme est une énigme et un mystère indéchiffrables. »

Qui fut vraiment Romero ? Quel a été son rôle historique, dans le contexte de l'Amérique centrale, et particulièrement du Salvador ? Telles sont les questions posées par Roberto Morozzo della Rocca. Pour y répondre, il s'est engagé dans la voie de l'histoire, afin de se dégager du mythe, d'historiciser la personnalité historique d'Oscar Arnulfo Romero, pour surmonter la mémoire qu'il a laissée et qui est toujours plus ou moins instrumentalisée. Ce travail historique, scientifique, s'est trouvé encouragé par l'ouverture du procès de béatification, la nécessité pour l'Église elle-même de mieux connaître l'homme, et par l'accès possible à des archives inédites. Cette démarche scientifique s'est ouverte en 2002 avec l'important colloque organisé par Roberto Morozzo della Rocca à Terni qui, en faisant appel à des historiens, à des témoins (les cardinaux Roger Etchegaray et Edward Idriss Cassidy, le père Jesus Delgado, qui fut le secrétaire de Romero, l'homme politique salvadorien, démocrate-chrétien, Hector Dada Hirezi), et des journalistes, permit une première approche du prélat salvadorien en trois étapes : une présentation de sa personnalité, « l'homme, le chrétien, l'évêque », de sa culture, de sa formation romaine, de sa prédication ; une présentation du Salvador entre pouvoir militaire, Démocratie chrétienne,

6. Voir l'irremplaçable traité de méthodologie historique d'Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954.

7. É. Poulat, « Parler de la sainteté aujourd'hui », in *Histoire et sainteté. Actes de la cinquième rencontre d'Histoire religieuse de Fontevraud (16-17 octobre 1981)*, Angers, 1982, p. 213-219 ; Ch. Sorrel, « La sainteté entre hagiographie et histoire », in G. Cholvy, *La Sainteté*, Montpellier, 1999, p. 5-30 ; J.-D. Durand, « Sainteté et politique, une médiation possible ? », in *ibidem*, p. 295-307.

guérilla marxiste et guerre civile ; enfin Romero « vingt ans après », le souvenir, l'image, les mythes. Ce colloque a préparé la première édition de la biographie de Mgr Romero du même auteur, publiée à Milan en 2005⁸, dont l'édition française offre une version mise à jour.

Jean-Dominique Durand

8. R. Morozzo della Rocca, *Primerio Dios. Vita di Oscar Romero*, Milan, Mondadori, 2005.

Chapitre I

Les cinquante premières années (1917-1967)

De Ciudad Barrios à Rome

Oscar Romero fut assassiné le 24 mars 1980 par un escadron de la mort alors qu'il célébrait la messe. Il était depuis trois ans l'archevêque de San Salvador, la capitale du Salvador. Son personnage est resté longtemps controversé. De son vivant, Romero lui-même remarquait : « À San Salvador, deux portraits de l'archevêque sont esquissés : pour certains il est la cause de tous les maux, une sorte de monstre maléfique, pour d'autres et surtout, grâce à Dieu, pour le simple peuple, il est le pasteur¹. » L'un des camps politiques avait transformé Romero en un symbole révolutionnaire tandis que la partie adverse le voyait comme un agitateur communiste. Un mythe politique naquit dès le lendemain de sa mort, le rapprochant de manière messianique à des personnages comme Camilo Torres, Che Guevara ou Salvador Allende. Cette situation provoqua une réaction négative chez ceux qui ne se reconnaissaient pas dans un tel panthéon politique.

Les querelles autour du nom de Romero furent très nombreuses, surtout à l'époque de la guerre civile salvadorienne qui a duré de 1980 à 1992, entraînant la mort de 80 000 personnes sur quatre millions d'habitants. On reconnaît aujourd'hui que Romero, bien qu'il ait été un homme public déterminant pour l'avenir de son pays, fut un personnage d'Église avant d'être un homme politique, et que

1. *Diario*, p. 19 (11 avril 1978).

ses visions et ses amitiés se situaient bien au-delà des divisions entre conservateurs et progressistes. Tant qu'il fut vivant, le Salvador ne bascula pas dans la guerre civile. Elle éclata dès le lendemain de sa mort, sa disparition ayant mis un terme à son rôle de pacificateur.

La béatification de Romero au sein de l'Église catholique, à la suite de la reconnaissance de son martyr in *odium fidei*, intervient alors que de nombreuses âmes sont rassérénées, les tensions liées à la guerre civile salvadorienne et au cruel conflit entre les régimes militaires et les guérillas en Amérique latine étant désormais lointaines. Les instrumentalisations de l'évêque martyr se sont beaucoup réduites. Romero reçoit dans le monde entier des honneurs décernés de manière impartiale. Des monuments, des places, des universités, des aéroports, des hôpitaux lui sont dédiés. Des livres, des films ainsi que des œuvres théâtrales évoquent sa personne. Les Nations Unies ont proclamé le 24 mars, anniversaire de son assassinat, *International Day for the Right to the Truth Concerning Gross Human Rights Violations and for the Dignity of Victims*.

Oscar Arnulfo Romero Galdámez naquit le 15 août 1917 à Ciudad Barrios, ville située à l'est du Salvador, à 900 mètres d'altitude, non loin de la frontière avec le Honduras. Son père, Santos Romero, était le télégraphiste local. Il aimait la musique et la lecture. Il n'avait pas bon caractère et avait la colère facile. Une ferme, dot de sa mère Guadalupe de Jesús Galdámez, ainsi que la maison sur la place du village, aidaient la famille à vivre dans la dignité². Par rapport à leur milieu de vie, les Romero ne pouvaient pas se dire pauvres. Comme tous les habitants de Ciudad Barrios, ils n'avaient pas l'électricité. Les enfants dormaient ensemble dans des lits communs. Les photos de la famille Romero montrent des visages aux traits métis, comme chez la très grande majorité des Salvadoriens³.

2. La ferme fut perdue par la mère de Romero alors que son père était déjà mort, à cause d'un emprunt de trois cents *colones* qu'elle ne put rembourser. L'emprunt servit à financer les études d'Oscar à Rome.

3. Plus de 90 % de la population salvadorienne est métisse.

À 4 ans, Oscar fut frappé par la poliomyélite qui pesa longtemps sur ses capacités à se mouvoir et à parler. Cette infirmité aura des conséquences sur son caractère, en aiguisant ses capacités de réflexion⁴. Oscar avait le goût des mots et de leurs significations, il était avide de savoir. Faible physiquement, il jouait peu avec les enfants de son âge. À l'école, il n'était pas intéressé par les mathématiques, mais il était bon en langue espagnole. Son enfance, mis à part sa maladie, fut sereine. Oscar avait cinq frères et deux sœurs (dont une qui mourut enfant).

La mère d'Oscar était très pieuse. Le fait que son père l'ait été ou pas est controversé. Santos enseigna à ses enfants les prières et le catéchisme, mais ses proches se souvenaient de lui comme quelqu'un de peu fervent, instruit dans la religion uniquement à l'occasion de son mariage, de mœurs désinvoltes au point d'avoir plusieurs enfants illégitimes⁵. Dans la famille Romero, on récitait chaque soir le rosaire. Le petit Oscar était tout particulièrement religieux. Il aimait se retirer en prière dans l'église du village et se lever la nuit pour prier, comme en témoigna son jeune frère Mamerto, qui partageait son lit avec lui et qui, quant à lui, préférait dormir. Ses autres frères et sœurs le trouvaient excessif dans ses pratiques religieuses. À la maison, il jouait volontiers à imiter les processions de la Semaine sainte.

À 13 ans, Oscar entra au petit séminaire de San Miguel. Venu de sa petite bourgade de moyenne montagne avec son millier d'habitants, Oscar se retrouva au chef-lieu régional, qui regroupait presque 20 000 habitants, dans la chaleur de la plaine.

Ce choix fut possible grâce au maire du village, Alfonso Leiva, qui signala Oscar au père Benito Calvo, le prêtre qui, de San Miguel, montait régulièrement à Ciudad Barrios pour servir la paroisse. Santos Romero avait pensé au métier de menuisier pour Oscar et

4. J. Delgado, *Monseñor, Vita di Oscar Arnulfo Romero*, Cinisello Balsamo, 1986.

5. Ce n'était pas un phénomène rare, même dans le très catholique Salvador, où la misère de masse faisait obstacle à la formation d'unions familiales stables : en 1935, on note 59,5 % de naissances illégitimes (R. Barón Castro, *La población de El Salvador*, San Salvador, 1978, p. 573-574). Au sujet de Santos Romero, J. R. Brockman, *Oscar Romero. Fedele alla parola*, Assise, 1984, p. 63-64.

l'avait déjà envoyé en apprentissage dans un atelier. Mais il accepta que son fils suive une autre voie. Au départ, il mit en location une partie de la maison familiale pour payer les études d'Oscar au séminaire. Il changea ensuite d'avis et fit savoir à l'évêque de San Miguel qu'il n'avait plus l'intention de maintenir son fils au séminaire. L'évêque ne voulut pas perdre Oscar et prit en charge lui-même la majorité des dépenses. Oscar travailla également pour pouvoir rester au séminaire. Il passa notamment un été à travailler à la mine.

Le séminaire plut au jeune homme. Tenu par les pères clarétains, emplis de sentiments paternels et d'esprit humaniste, c'était un lieu de discipline, mais aussi de joie cordiale. Romero se souvenait des clarétains de San Miguel comme d'éducateurs non autoritaires, mais « dignes, humbles, serviables⁶ ». L'ambiance était provinciale dans le bon sens du terme : celui du soin apporté aux personnes, de l'humble apprentissage, de la discipline sans excès et sans rébellion. Oscar appréciait la vie avec ses camarades. Ensemble, ils faisaient de fréquentes promenades et Oscar parvint plusieurs fois au sommet du volcan de San Miguel. Il aimait particulièrement l'idée du sacerdoce, la prédication, la musique et le chant. Il se révéla rapidement être un orateur hors du commun. Il fut particulièrement encouragé à cultiver les dons de l'éloquence et de la rhétorique et se consacra à leur exercice. Les arts de l'écriture, des divers styles littéraires, de la poésie, du lyrisme, étaient à l'honneur au séminaire.

La simplicité du lieu n'empêchait pas d'exhorter les séminaristes à donner le meilleur d'eux-mêmes et à aspirer à la sainteté. Le jeune Romero rédigeait et renouvelait des propositions et des programmes de prière, de pénitence, de discipline quotidienne, de sanctification, comme le faisaient en tout lieu les séminaristes de bonne volonté⁷. Les dévotions privilégiées au séminaire étaient

6. O. Romero, *Datos biograficos del Excelentísimo Señor Obispo Auxiliar de San Salvador Monseñor Rafael Valladares y Argumedo*, San Miguel, 1962, p. 11.

7. Il suffit de lire les premières pages de Jean XXIII, *Le journal de l'âme*, Rome, 1964. La formation des séminaristes catholiques au xix^e siècle, avant le concile Vatican II, se référait à un modèle fondamentalement unique, homologué pour tous les pays, qui

celles liées à la Vierge de la paix, la *Miguelena*, et au Sacré-Cœur de Jésus. Romero demeura fidèle à ces dévotions tout au long de sa vie. Il continua de les diffuser en tant qu'archevêque.

Juan Antonio Dueñas était l'évêque de San Miguel. Issu d'une famille de l'oligarchie, il avait une grande culture. Il avait vécu à Rome, il parlait italien, en plus du français diffusé dans les meilleures familles salvadoriennes, et il connaissait le cardinal Eugenio Pacelli, alors secrétaire d'État de Pie XI. Dueñas décida d'envoyer à Rome ses deux séminaristes les plus prometteurs : Oscar Romero et Rafael Valladares. Ce dernier fut envoyé à Rome dès 1934⁸. Romero le rejoignit en octobre 1937, après un bref séjour au Grand Séminaire à San Salvador. Les deux jeunes amis salvadoriens, liés par une étroite solidarité de vie qui ne serait dissoute que par la mort de Valladares en 1961⁹, furent hébergés à Rome au collège Pio Latino Americano. Leur ordination sacerdotale eut lieu à Rome, le 23 mars 1940 pour Valladares, plus âgé de quatre ans, et le 4 avril 1942 pour Romero.

Valladares était un jeune intellectuellement fin, exigeant et inquiet. Les classes sociales signifiaient beaucoup au Salvador, et Rafael, neveu de Dueñas, était le fils de riches propriétaires terriens, à la différence des autres séminaristes. Pour Romero, il était un modèle difficile à imiter, mais Rafael, tout en étant habitué à se distinguer, était suffisamment humble pour vouloir du bien à Oscar. Il manifestait une sensibilité sociale, il s'intéressait aux nouveautés, il en parlait avec Oscar. Il était intelligent et fantaisiste, tandis qu'Oscar avait une manière de penser plus systématique.

Ces années romaines (1937-1943) sont fondamentales dans la vie de Romero. L'expérience romaine marqua en profondeur le futur archevêque de San Salvador. La « romanité » de Romero, qui fut un élément décisif de sa formation et, par la suite, de son identité

suggérait aux séminaristes des objectifs de religiosité et de sainteté déterminés. Les éducateurs locaux accentuaient soit l'un ou soit l'autre des aspects dévotionnels et donnaient un ton particulier à l'ambiance, comme les clarétains de San Miguel.

8. Romero, *Datos biográficos...*, cit., p. 13.

9. *Diario*, p. 15 (6 avril 1978), où Valladares est nommé « mon frère dans le sacerdoce, mon grand ami et mon compagnon », et p. 272, 31 août 1979 (« Je le sens toujours si proche »).